

À corps et écrit

La greffe, entre biologie et psychanalyse de Jacques Ascher et Jean-Pierre Jouet. PUF, 237 p.

Michel Peterson

Numéro 211, novembre–décembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (2006). À corps et écrit / *La greffe, entre biologie et psychanalyse* de Jacques Ascher et Jean-Pierre Jouet. PUF, 237 p. *Spirale*, (211), 53–54.

nous entraîne vers une autre série de paradoxes dont l'univers de Brault abonde...

Méfiant à l'égard de la volonté, ce poète montre une préférence pour l'attente, ou plus exactement pour une création de l'éventualité. Dans la mise en ordre délicate des perceptions campagnardes, cette création d'un lieu ouvert passe surtout par le rythme, ce dont la section « Quartier libre » — la plus longue du recueil — est l'exemple le plus évident. « *Sueur*

du temps disparu », le quartier s'y trouve libéré par le regard autant qu'il exprime la vacance du moi. Quelque peu décadentiste, cet abandon s'assortit d'images devenues usuelles chez l'auteur, avec ces « *larmes des choses tuées* », ces « *voix sans visage* » et ce « *pur il y avait* ». Plus le poète scrute les alentours, plus le génie du lieu s'avère revendiquer un « *poème aphone* », écho supplémentaire d'un « *mutisme sans fond* » où les différences ont tendance à s'abolir.

Après ce qui n'a pas d'après

Il n'était pas aisé d'imaginer une suite au bilan littéraire d'*Au bras des ombres* et il est encore moins facile de ne pas percevoir *L'artisan* comme une conclusion. Mais c'est sans compter que, dans la logique qui prévaut à l'intérieur de cette œuvre, la renaissance et la répétition sont devenues indissociables puisque « *l'âme au corps sans cesse revient de mort* ». Tombeau vide du « *temps strophique* », *L'artisan* pro-

cede d'un silence maintenant accompli et qui, par là même, nous est peut-être devenu inaccessible, d'où la nécessité de le contredire par d'autres infidélités traductrices. Plus que jamais impropre à la louange, cette poésie appelle son dépassement, son débordement, s'étant d'ailleurs et dès ses amorces déclarée incomplète et pauvre. ●

PSYCHANALYSE

À corps et écrit

LA GREFFE, ENTRE BIOLOGIE ET PSYCHANALYSE
de Jacques Ascher et Jean-Pierre Jouet
PUF, 237 p.

par MICHEL PETERSON

Entrons dans un des lieux les plus porteurs de l'inquiétante étrangeté humaine : la greffe. Qu'en est-il des liens de sang mis en jeu par les branchements d'organes et de corps, surfaces topologiques par excellence? Que (l) greffe (-t) on, de qui à qui, quels cadeaux, dons et dettes s'encryptent au sein de soi? Car, même lorsqu'il a traversé les frontières, la venue de cet intrus ne cesse jamais : « *il continue à venir*, écrit Jean-Luc Nancy, *et elle ne cesse pas d'être à quelque égard une intrusion : c'est-à-dire sans droit et sans familiarité, sans accoutumance, et au contraire d'être un dérangement, un trouble dans l'intimité* » (*L'Intrus*, Galilée, 2000). Question d'hospitalité, accouchement d'un autre soi intimement habité d'autre, résurrection *in extremis* sur les cendres parfois encore fumantes d'un autre inconnu, disparu... Corps et organes croisés, nouages d'*innouable*, l'innommable? La greffe sollicite l'âvenir d'un humain désormais trop humain ou passé là-bas, dans la post-humanité de lui-même.

Ceci est mon sens

Un biologiste et un psychanalyste se rencontrent autour des enjeux biologiques et psychiques de la greffe de moelle osseuse, c'est-à-dire dans un domaine d'intervention où se pose de

façon massive la question de l'immunité identitaire. Ainsi que le souligne Michel de M'Uzan dans une préface bien sentie, un jeu de langues s'établit, plongeant dans l'imaginaire des lexiques : « *incorporer* », « *assimiler* », « *chimère biologique* ». Ajoutons « *introjecter* », « *greffon(s)* » et d'autres, comme « *accorporation* », forgé par Lefebvre et Crombez et désignant « *le phénomène mental par lequel un organe greffé passe du caractère d'être étranger à celui d'être propre, au sens d'être soi* » (Jean-Charles Crombez, *La Guérison en ÉCHO*, p. 186). Même si l'on peut sérieusement douter de ce passage de l'étranger au propre, il reste qu'il s'inscrit au cœur des fantasmes relevant, dans le cas des greffes rénales par exemple, de l'analité (ce qui nous ramène à l'objet partiel de Karl Abraham et de Lacan), ou dans le cas des greffes de moelle osseuse, de la question du sang avec tout ce que celle-ci peut susciter du côté du vampirisme et de l'emprise pathologique.

Livre à deux voix et à plusieurs mains, *La greffe entre biologie et psychanalyse* examine la problématique particulière de l'allogreffe de cellules souches hématopoïétiques, l'intérêt de cette technique venant de ce qu'elle pointe davantage que les autres types de greffes (foie, rein, etc.) la zone transitionnelle entre Moi et non-

Moi, celui-ci figurant une pure illusion, un mirage aliénant. La question centrale est rapidement posée par Ascher, psychanalyste, et Jouet, analyste offrant aux sujets de la greffe un espace de parole : « *Quelle est donc l'inscription, la trace du cheminement des cellules souches hématopoïétiques de la moelle osseuse de l'autre en soi?* » Leur parcours témoigne, par ses résonances mêmes, de la métaphore du double, si fondamentale dans la pensée et l'acte de la greffe puisqu'il faut « *que le double devienne le soi et que le soi se retrouve après l'avoir intégré* » (Nicole Alby). D'un diagnostic d'hétopathie maligne à la décision de pratiquer une allogreffe médullaire, une angoisse risque de s'installer qui fasse intervenir la croyance ou le doute plus ou moins radical ou diffus, ou nommé, face à la toute-puissance magique de la greffe laquelle, en termes kleinien, devrait « *corriger le dysfonctionnement d'un mauvais objet somatique interne par l'apport d'un bon objet somatique interne* ». Rien là d'évident, quand l'hématopoïèse, devant générer du vivant, appelle dans sa folie privée quelque chose de la mort. « *D'où vient que, greffé, je puisse devenir à moi-même un mauvais objet?* », peut alors se demander le receveur, surtout si des complications surviennent. La question devient tragiquement souffrante,

d'autant plus qu'une maladie grave infantilise souvent celui qui en est le sujet, car la mère-environnement médical renvoie à l'archaïque, à cette détresse éprouvée par le bébé lorsqu'il expérimente la césure fondatrice, sorte de discontinuité fondamentale dans la relation à l'objet. Au point que la régression peut aller jusqu'à déclencher des épisodes psychotiques aigus chez le receveur et plus rarement, chez le donneur, ce dernier vivant parfois difficilement le fait de se retrouver spectateur et même créancier alors qu'il occupait au départ une position active.

On constate ainsi que la greffe de moelle osseuse — en tant que « *fait social total* » (thèse que développent avec pertinence les auteurs en se référant à Mauss) — ouvre l'interfantasmatisation de la famille et du groupe avec ses mécanismes spécifiques de filiation, de nomination et de transmission, bref de leurs secrets et de tout ce qu'ils comportent de possibles réactualisations de conflits enfouis. On n'a qu'à penser aux très graves interrogations soulevées par les enfants-prothèse, ces petits *faits pour* la greffe, conçus pour devenir des donneurs avec l'espoir qu'ils seront « *H.L.A.* » compatibles. S'il y a bel et bien danger de chosification, on ne peut pas exclure qu'ils puissent finir par exister comme sujets. Et

comment réfléchir à l'individualité du malade avec ce que la greffe peut rappeler ou induire comme vécus d'humiliation, d'intrusion, de confusion, tout cela se manifestant par le biais du sexuel, c'est-à-dire par l'angoisse quant à la bisexualité, l'homosexualité et le désir inconscient d'inceste? Entre le greffé et le conjoint, la famille, l'hématologiste, le greffeur et le donneur — les uns et les autres cherchant parfois à réparer des deuils non résolus —, un travail s'enclenche, lequel « s'achève » dans l'après-coup, tel le travail du rêve.

La vie et la mort mêlée

Voilà qui explique le rôle crucial joué par un analyste dans une équipe hyper-spécialisée de soignants de même qu'après du receveur, du donneur (pas toujours en position de sauveur) et de la famille. Il s'agit de s'assurer que chacun continue d'exister comme sujet de désir, que le corps érogène ne soit pas submergé par un corps instrumentalisé. Entre l'annonce de la greffe — temps de l'avant-coup se situant déjà

dans l'après-coup du diagnostic — et la période qui la suit, tout un temps de subjectivation de l'événement se déploie, permettant que se transplante en soi la pensée elle-même de l'étranger. Dès lors, la parole confiée à un analyste vient dire tout ce qui se joue quand, avec la greffe, avec la « *recapitalisation narcissique* » qu'implique cette dernière, la vie se donne de manière aussi radicale par la mort. Car le corps greffé n'est pas que pièce de viande, d'où la grande pertinence avec laquelle les auteurs inscrivent, à la toute fin de leur ouvrage, une chaîne associative de pensées convoquant le rêve, ce mirage de nos énigmes : Pierre Férida (2001) se demande si la régression n'est pas « *l'infini du commencement du corps humain* ». Il rappelle le commentaire de Lacan (1978) sur le rêve bien connu de Freud, « l'injection faite à Irma » : « *Il y a une horrible découverte, celle de la chair que l'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face, du visage, les secrétats par excellence, la chair dont tout sort, au plus profond du mystère, la chair en tant qu'elle est informe, que sa forme*

par soi-même est quelque chose qui provoque l'angoisse. » La situation de greffe, parfois « *cauchemar éveillé* », n'est-elle pas proche de cette description onirique? L'analyste n'est pas là pour gommer ce cauchemar, obturer ce qui ferait trou et apparaîtrait au cours des investigations bio-immunologiques comme devant être comblé, bien au contraire. En faisant circuler la parole, il permet que se disent les identités, de telle sorte que ne s'installent pas des perversions narcissiques. De l'avant-greffe et du prédon à l'après-greffe (au domicile du receveur) en passant par les bilans biologiques du donneur (essentiels à la sécurisation microbiologique du receveur) et la mise en jeu des principes du don (volontariat, bénévolat et anonymat), le sang et la moelle deviennent, ainsi que l'exposent superbement non seulement des éléments dans une technique de traitement des hémopathies malignes ou congénitales, mais aussi des signifiants, véritables « *pousse-à-penser* » donnant accès à des objets petit a, perdus pour la jouissance, causes du désir. Nous voici dès lors face au manque et à ce

qui du parlêtre transite, comme lorsque le désir de guérison lui ouvre des chemins qui ne mènent nulle part. « *Qu'est-ce que ça veut dire une autoroute?* », se demande Lacan en lisant Aragon. *Une route en soi ou une route pour soi?* » (Séminaire R.S.I.). Chose certaine, la greffe et la guérison, où qu'ils croisent la souffrance telle qu'elle est pensée et retenue imaginativement au corps, font lien social en passant par des nœuds d'ek-sistence qui restent à explorer. ☪

1. À noter que cette image de l'entité psychique composite chimère (*Wahn*, qui se traduit aussi par « *délire* », « *illusion* », « *folie* »), héritée d'Homère et de la mythologie, développée par de M'Uzan dans *La bouche de l'inconscient* (Gallimard, 1994), est également employée par Marc Perreault et Gilles Bibeau dans *La Gang : une chimère à apprivoiser* (Montréal, Boréal, 2003), ouvrage dans lequel sont étudiés les phénomènes de marginalité et de transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise. En fait, cette métaphore de la monstruosité et de la déviance sociale s'est dessinée, du côté états-unien, chez Gerlad Patterson et Mauricio V. Delfin.

BANDE DESSINÉE

Révolution graphique

IBICUS (L'INTÉGRALE) de Pascal Rabaté, d'après le roman d'Alexis Tolstoï
Éditions Vents d'Ouest, 532 p.

par ÉRIC PAQUIN

En courant les marchés aux puces parisiens un dimanche de juillet 1993, Pascal Rabaté achète pour la modique somme de trois francs le roman *Ibicus* d'un certain Alexis Tolstoï, croyant être tombé sur un titre qu'il ne connaissait pas du grand Léon Tolstoï, l'auteur de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*. S'apercevant de sa méprise une fois rentré chez lui, il met de côté le bouquin pendant quelques mois jusqu'à ce qu'il se résigne à y plonger un soir qu'il n'a plus rien d'autre à lire. Charmé par le ton sardonique et par les aventures rocamboliques qu'il y découvre, le bédéiste entreprend d'adapter dès le lendemain cet ouvrage de la littérature soviétique des années vingt : une adaptation très personnelle, déclinée en quatre

albums parus chez Vents d'Ouest entre 1998 et 2001.

L'anecdote qui fit naître cette intéressante bande dessinée du tournant du millénaire n'aurait pas déplu à son protagoniste Siméon Ivanovitch Nevzorof, tour à tour maître de son incroyable destin et victime d'une Histoire en déroute. L'œuvre — réunie cette année dans une intégrale et réduite au format d'un roman graphique — s'ouvre en février 1917 à Saint-Petersbourg où un petit groupe d'employés de bureaux, attablés à un café, commente l'actualité rapportée par les journaux du soir. Parmi tous ces bourgeois pessimistes qui se désolent de la pénurie alimentaire dont souffrent les grandes villes de

Russie — laquelle vient juste de subir de lourdes pertes militaires —, un seul sourire ose se profiler, éclairant la figure satisfaite et cynique de Siméon Nevzorof.

Comptable sans envergure, celui-ci ne peut en effet s'empêcher de songer à la prophétie d'une Tzigane de l'île de Pétrov qui a lu dans les lignes de sa main quatre ans plus tôt : « *Quand le monde s'écroulera dans le feu et le sang, quand la guerre rentrera dans les maisons, quand le frère tuera le frère, toi tu deviendras riche! Tu vivras des aventures extraordinaires, mais tu seras riche!* » Né, aux dires de la gitane, « *sous le signe d'Ibicus* » (ce crâne parlant qui le poursuivra dans ses cauchemars), Siméon ne

connaîtra pas le repos de toute son existence, mais sa lâcheté et son absence de scrupules lui permettront de survivre au cataclysme qui se prépare, et même de prospérer grâce à lui. Lorsque les bolchéviques s'emparent de la capitale quelques jours après la scène du café, il profite donc des troubles pour forcer le destin : il vide la caisse d'un antiquaire anglais qui vient d'être attaqué, laissant celui-ci mourir de ses blessures, et prend la fuite vers Moscou, encore épargné par la révolution. Débutent alors les innombrables aventures de l'égoïste Nevzorof, imaginées par Alexis Tolstoï dans un roman suranné et que Pascal Rabaté est parvenu à moderniser par un original parti pris expressionniste.